

LE SERVICE DE SANTÉ DE L'ÉTAT-MAJOR RÉGIONAL DES MAQUIS D'AUVERGNE : UN ÉPISODE DES COMBATS DE MARGERIDE-TRUYÈRE

"Ne vous étonnez pas que j'aime les guerriers.
Souvent, pleurant sur eux, dans ma douleur muette
J'ai trouvé leurs cyprès plus beaux que nos lauriers"
Victor Hugo (*Mon enfance*)

PROLOGUE

L'état-major des maquis d'Auvergne était à ce moment situé en haut du Mont-Mouchet, dans la forêt de la Margeride. Il regroupait l'Armée secrète et les Forces paramilitaires des MUR.

Son organisation en compagnies, bataillons, corps francs, corps de pionniers, avec un groupe transport-dépannage, un groupe transmissions, une intendance vivres et matériel, et notre service de santé était un danger pour les Allemands.

Cette formation, proche de Clermont-Ferrand et de Saint-Étienne, des voies ferrées se dirigeant vers le Sud-Est par Brioude, Langeac, Saint-Georges-d'Aurac, et vers le Sud-Ouest par Aurillac, dont les actions étaient efficaces, retardait ou gênait les mouvements de leurs troupes.

Le débarquement allié le 6 juin 1944 en Normandie a encore accru les difficultés des troupes ennemies.

Une partie des troupes allemandes se repliait par l'Auvergne, jalonnant leur route d'exactions comme ils le firent à Oradour-sur-Glane, pendant de l'action des troupes de Clermont-Ferrand martyrisant Ruynes ou Clavières.

LE SERVICE DE SANTÉ AU MONT-MOUCHET

Toutes nos actions ne laissaient pas tous nos compagnons indemnes, et le service de santé hébergeait les blessés, les uns peu atteints, d'autres gravement.

Créée au début de mai 1944 sous le commandement de Max Menut (Commandant *Bénévol*, chef du service de santé, colonel de

réserve, président des Médaillés de la Résistance d'Auvergne), toute une équipe, des médecins aux infirmiers et aides-soignants, assurait petite chirurgie, chirurgie lourde, soins et pansements.

Des antennes sanitaires existaient au sein des compagnies ou des bataillons, en liaison avec notre service.

Que dire des impressions du jeune étudiant que j'étais alors, qui constatait tant de vie et d'activité au Mont-Mouchet, toutes les allées et venues des autorités les plus éminentes, les rapports discrets avec les responsables des secteurs différents, cette mission interalliée parachutée chez nous, le drapeau tricolore flottant au vent dans une terre française libre, d'une vingtaine de kilomètres de diamètre, et où nous étions organisés comme un authentique groupe militaire, bien que peu aguerris.

C'est en reprenant des faits parfaitement décrits par Henry Ingrand, Gilles Lévy, Georges Canguilhem, Max Menut, Jean Fanguin, Jean Simon, Laurette Meyer, et mes propres souvenirs, que je revis cet épisode qui va, après les attaques allemandes contre notre maquis, nous conduire du Mont-Mouchet à Maurines et Fridefont, et après la traversée des gorges du Bès, à Albaret-le-Comtal, Saint-Just, Estremiac, avec, pour une partie des blessés, la traversée de la route nationale

9, et Albaret-Sainte-Marie, jusqu'à une dispersion provisoire.

À cette époque, notre groupe de santé était formé notamment par : Max Menut (*Bénévol*), commandant, Georges Canguilhem (docteur *Lafont*), Paul Reiss (*Raymond*), Pierre Nugou (*Pernod*), pharmacien à Aurillac, Roger Guignard, Marcel Chomard, Fernand Lafaye (père de madame Menut), Anne-Marie Menut (*Marinette*), Laurette Meyer (*France*), Jean Simon, Daneel, Charles Béréholc, le docteur Louis Mallet de Saint-Flour qui nous rejoignait souvent, et Henry Ingrand (docteur *Rouvres*) qui venait parfois auprès de nous.

Si la proximité de l'état-major siégeant dans la maison forestière faisait de cet endroit un carrefour animé, notre service de santé y participait, recevant au rapport les médecins des compagnies, ou les blessés.

Je me souviens de la venue du "docteur" Vellay, alors étudiant en médecine qui, n'ayant pu obtenir une voiture, montait à nous depuis sa compagnie sur un cheval de labour. Vellay deviendra plus tard le chantre de l'accouchement sans douleur.

Notre voisine, l'intendance des vivres et du matériel, était gérée par Jean Lacquit (capitaine *Lambert*), auprès de qui j'avais œuvré à Aubière et que je rencontrais souvent.

Je rencontrais aussi Paul Malassagne, autre ami, ou Jean Tavert ou Geneviève Letonturié ancienne secrétaire de Rebattet (*Cheval*), et divers de nos chefs, *Gaston*, *Gaspard*, *Judex* et tant d'autres.

Notre vie au Mont-Mouchet était bien réglée. Nous dormions sous des tentes faites de parachutes. Les soins étaient bien organisés. Le jeune que j'étais alors avait beaucoup de chance de partager des conversations philosophiques avec Georges Canguilhem, ou de retrouver le patron Paul Reiss qui m'ouvrait les portes de la médecine, et de qui j'avais aussi été proche à Clermont-Ferrand.

Les rires complices de Marinette et Laurette étaient un réconfort pour les blessés.

Ceux-ci étaient couchés sur des brancards, sous des tentes, les cas plus graves dans la maison forestière.

Un car avait été aménagé en infirmerie et salle d'intervention.

LES ACTIONS

Paulhac en Margeride : le 2 juin 1944 débutent les attaques allemandes contre le Mont-Mouchet. Elles vont engager progressivement de plus en plus de leurs troupes. Le 11 juin, nous nous replions vers la Truyère.

Le service de santé installe son infirmerie dans un ancien presbytère le 12 juin à Paulhac en Margeride. C'est là que le docteur *Rouvres*, H. Ingrand, aidera à pratiquer une amputation.

Combats du 20 juin, l'infirmerie de Fridefont : le 20 juin, quatre colonnes allemandes manœuvrent pour encercler le réduit de la Truyère.

Cette attaque va amener le médecin-capitaine Alcalay à évacuer ses blessés dans une grange à la Brugère près de Fridefont.

Ces blessés inquiets de la proximité de l'ennemi, doivent être conduits en ambulance et sur des brancards à travers le dispositif ennemi.

Vers 17 heures, le docteur Alcalay fait partir les valides. Les six blessés graves restant sont transportés par ambulance, sous la menace de l'aviation allemande, jusqu'à la ferme de la Bastide, dans les bois.

Là, les chauffeurs et de jeunes séminaristes, Léon et Eugène Cornut, Marcel Longeon, Jacques Virolleau, sous la direction de l'abbé Henri Julhes, aumônier du maquis, les brancardent jusqu'à Lavastrie.

Placés dans des chars à bœufs, ils sont convoyés jusqu'à Fressanges. Des habitants hébergent les blessés graves. Les autres atteignent le maquis du Bourguet de Brezons.

Il faut signaler là aussi l'attitude remarquable de ces hommes "objectivant" auprès des hommes leurs valeurs éthiques et spirituelles.

Combats du 20 juin, le service de santé de l'état-major : ce même jour, pour la première fois, j'ai vu notre équipe soucieuse, et notamment Laurette et Marinette, signe prémonitoire des moments difficiles.

Vers 22 heures, notre service avec ses 65 blessés, dont près de la moitié gravement atteints, quitte Maurines.

Le convoi est formé de notre autocar équipé en infirmerie, avec tout son matériel, ses produits thérapeutiques et de soins, et des camions.

Nous empruntons en cahotant des chemins de montagne difficiles. Nous surveillons les endroits périlleux pour que les roues ne débordent pas sur les précipices. Pas ou peu d'éclairage.

Dans la journée, comme les jours précédents, les avions de la base d'Aulnat, près de Clermont-Ferrand, tentent de repérer et de mitrailler nos groupes.

À la nuit tombante, les Allemands arrêtent leur mouvement, prouvant ainsi la crainte qu'ils ont de nous. Mais ils envoient des fusées éclairantes et tirent au canon sur ce qui leur semble suspect.

Nous atteignons les gorges du Bès, affluent de la Truyère. Par une passerelle métallique étroite dépendant de la centrale électrique installée à cet endroit, nous brancardons les malades jusque dans les sous-bois contigus.

Jusqu'à l'aube, en plusieurs voyages, nous avons transporté du matériel se trouvant dans le car.

J'avais ainsi vidé mon sac à dos de son contenu pour le remplir de matériel chirurgical, de pansements, de médicaments dont des sulfamides. Ces sulfamides, les premiers antibiotiques connus, nous étaient parachutés. (L'Assistance publique de Paris mettra quelques années après la Libération pour les inscrire sur la liste des médicaments agréés pour être utilisés dans ses hôpitaux). Chez nous ils avaient déjà apporté la preuve de leur efficacité.

21 juin : Roger Guignard et Marcel Chomard, sous la direction de *Bénévol*, réquisitionnent des chars à bœufs à Albaret-le-Comtal.

Leurs conducteurs, de braves paysans, nous aident à y charger les blessés graves et à rejoindre cette bourgade.

Ce 21 juin est une journée d'attente pour les blessés, de repos et de soins. Reiss et Canguilhem amputent un blessé dont le bras est atteint de la gangrène. Le curé du village se présente pour dire des prières à son intention, prières exaucées.

Les combats continuent autour de nous.

Le jeudi 22 juin : notre convoi est reformé pour partir à Albaret-Sainte-Marie, au milieu de la matinée.

Les blessés légers, encore valides, marchent, et une voiture à cheval et des chars à bœufs sont affectés au transport des blessés graves.

Ceux-ci sont placés par deux, allongés sur le fond ou sur une rangée de planches en claire voie. Nous mettons une couverture pour les protéger avec par dessus un camouflage de paille, de foin, ou de fougère. Deux paysans les guident.

Bénévol nous dirige vers Saint-Just. Je me trouvais à ce moment marcher près des derniers chars. Je me souviens qu'un des blessés qui s'y trouvait m'a dit être un demi-frère de l'artiste Jean Gabin. Vrai ou délire, il m'avait demandé : "*Chante, mon fils, chante*". Alors j'ai chanté, pas très juste, des chansons de route, d'étudiants, ou des refrains connus.

Je réaliserai plus tard que, ce faisant, je maintenais un lien avec la vie, pour des compagnons dont le champ de vision, sur leur char à bœufs qui les secouait douloureusement, était restreint.

Pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, et tenant compte de la gravité des blessures de certains, *Bénévol* décida de scinder en deux notre convoi.

Une première partie devait traverser la route nationale 9 après Saint-Just et Estremiac. Sur cette route circulaient à intervalles réguliers des éléments motorisés allemands. Deux kilomètres et demi

nous séparaient des autres.

L'ODIEUX MASSACRE

Le second convoi, qui devait nous rejoindre ultérieurement, s'était camouflé près de cette route, au lieu-dit Estremiac.

Sûrement et honteusement dénoncé aux Allemands, il allait subir un carnage où allaient périr tous les blessés (Jean-Baptiste Espagnol, Louis Rougier, Raymond Apcher, Émile Marsal, Alexandre Tuckolski, Robert Thiébault et un inconnu) sauf un miraculeusement caché et sauvé (il n'est mort qu'il y a deux ans), ainsi que Paul Reiss et Femand Lafaye. Marinette Menut a voulu se battre, a été atteinte par une balle et emmenée prisonnière à Saint-Flour dans un dispensaire, puis ensuite à Clermont-Ferrand. Là, des assassins allaient la martyriser à mort durant 18 jours et, malgré tout, elle ne parla jamais. Son mari voulut la délivrer lorsqu'elle était à Saint-Flour. La malchance voulut que le petit groupe arrivât trop tard. Georges Canguilhem s'échappa par chance, caché dans un petit ruisseau bordant le lieu du massacre, l'Arcomie.

C'est dans l'eau qu'il retrouva Jean Simon.

Tout cela a été raconté par Georges Canguilhem. Max Menut, Gilles Lévy, Valentin Palmade, Jean Fanguin et Jean Simon.

Des hommes et des femmes : je revois encore Paul Reiss, dans sa tenue de commandant, avec son brassard à croix rouge.

Il était professeur de physique médicale. Je le rencontrai à la faculté de Clermont-Ferrand qui hébergeait la faculté de Strasbourg repliée, mais qui, voulant rester française, s'y était fixée. Il habitait Beaumont, mais me recevait dans son laboratoire. Il était le patron de médecine ; par sa gentillesse et sa modestie, il me mettait à mon aise. Il m'avait offert un ouvrage de physique médicale qu'il avait rédigé avec le professeur Vlès. Par son calme, il donnait encore une leçon face à la barbarie et à la sottise. Jusqu'au dernier moment, en soignant les blessés, il a cru en l'homme, et les brutes l'ont tué, comme le père de Marinette Menut, et comme ils le feront à madame Menut.

Marinette Menut était auprès de Reiss, prodiguant aussi des soins. Elle était la volonté, le courage, la gentillesse et le sourire. Pharmacienne à Riom, auprès de Max Menut son mari, elle participa activement au mouvement Combat pour la Résistance et donna sa vie pour défendre les valeurs et les couleurs de notre pays.

Avec son amie Laurette Meyer, elles apportaient aux blessés le réconfort, la chaleur, cette intuition qu'ont les femmes devant la peine, et aussi leur jeunesse, leur dignité.

Max Menut assumait avec fougue et autorité son rôle de commandement. Il a prouvé dans toutes les épreuves les plus dures et les plus cruelles son courage, et donné l'exemple d'un chef, apte à se dominer et à gérer les situations difficiles.

Il me faut dire aussi, au sujet de Georges Canguilhem, mon profond attachement pour cet enseignant philosophe, qui, plus tard, eut de hautes responsabilités universitaires, et une réputation mondiale. Pour moi, il était l'aîné tendant la main au cadet. Ses pensées dans cette expérience difficile que je vivais, avec les peurs, les courages, l'insouciance de mon âge, ont marqué mon chemin dans mon existence. Il a rédigé des ouvrages qui servent encore pour la formation de nos étudiants.

Tous ces exemples, et ceux de notre équipe, ont donné à ma démarche une discrétion, une pudeur, et confirmé le sens des valeurs qu'ils défendaient et qui étaient aussi celles de ma famille et les miennes.

LE PREMIER CONVOI DE BLESSÉS

Bénévol avait confié le premier convoi à Roger Guignard et nous avait désigné avec lui. Nous étions donc Guignard, Nugou, Laurette, un chirurgien dentiste dont j'ai oublié le nom, et moi auprès des blessés.

Après avoir traversé la route nationale, nous récupérons de l'autre côté un maquisard égaré,

peut-être de la compagnie de Paul Malassagne. C'était un grand gaillard, blond, maigre, un Alsacien que Guignard chargea de surveiller nos arrières et de nous prévenir si des patrouilles allemandes se présentaient.

L'hébergement et le sauvetage des blessés nous préoccupaient.

Laurette et moi avons frappé à la porte du couvent d'Albaret-Sainte-Marie où nous étions arrivés. Guignard, de son côté, avait pris contact avec l'instituteur, et celui-ci nous conduisit à une petite maison du village, où furent enfin allongés les blessés.

À la tombée de la nuit, il fut décidé que nous essayerions d'emmener les blessés encore aptes à marcher pour les sauvegarder et les soigner. Les plus atteints restaient et Guignard s'en chargeait. C'est ainsi que Laurette s'occupa de deux blessés et que j'en emmenai quatre.

L'un des blessés, Jacky, proposa d'aller à Langeac où une parente travaillait à l'hôpital.

De ce périple et de ses difficultés, au cours duquel je fus blessé par une petite patrouille allemande, la conclusion heureuse fut notre bonne arrivée le 24 juin au soir, et les soins salvateurs prodigués tout en nous cachant.

De cette période, il me reste le goût amer de la barbarie des troupes allemandes. Il s'agissait de la Wehrmacht, armée régulière prétendant appliquer la convention de Genève. Cette barbarie nazie, certains de nos blessés, et aussi Paul Reiss, Fernand Lafaye, Marinette Menut l'ont payée de leur vie.

Face à cette attitude monstrueuse, je garde le souvenir de la fraternité, de l'amitié, des valeurs qui nous unissaient.

Pour ce soixantième anniversaire de la Libération, il est nécessaire que la mémoire de ce qui fut, soit conservée.

Que cette flamme qui brûle toujours, puisse, par le témoignage de ceux qui sont encore aptes à la transmettre pour l'avoir vécue dans leur cœur et dans leur chair, éclairer les hommes de bonne volonté pour œuvrer à un monde meilleur.

Comme l'a déclaré le général de Gaulle, s'adressant aux résistants des Forces françaises de l'intérieur : *"Vous êtes la France de l'honneur"*.

Charles Bérénholc

"Charles", professeur émérite des universités